

PLUS

/// SAMEDI

FORUM LES CHANGEMENTS CLIMATIQUES VUS PAR JEAN LEMIRE, CLAUDE VILLENEUVE, MARIO ROY, SERGE CHAPLEAU... ET VOUS PAGES 6 ET 7

* גוט־שבת

LE MONTRÉAL PARALLÈLE DES HASSIDIM

Ils sont discrets, secrets, énigmatiques. Équivalents juifs — et urbains — des amish ou des Quakers, ils vivent en vase clos, imperméables au tourbillon du monde moderne. Qui sont les hassidim ? Insondable mystère que cette communauté religieuse ultra orthodoxe entretient jalousement. Au-delà des polémiques et des interminables débats sur l'accommodement raisonnable, *La Presse* lève le voile sur cette société hermétique en explorant son histoire, sa culture, sa nourriture, sa musique, sa garde-robe et même ses jouets. Bienvenue dans un Montréal parallèle.

À LIRE AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Ce juif ultra orthodoxe se concentre sur la Torah à l'occasion de funérailles dans une synagogue.

* Bon Sabbat (écrit en hébreu)

PHOTO PEDRO URGATE AFP



VOL GRATUIT
POUR LE 2^e ADULTE

Club Med
IL RESTE TANT DE MONDE À DÉCOUVRIR

Ixtapa
Mexique
22 février, 8, 15, 22 mars

Punta Cana
République dominicaine
18, 25 mars, 1, 8, 15 avril

“Notre dernière vision d'un véritable paradis familial”

Visitez clubmed.ca, appelez votre agent de voyages ou le 1-800-CLUBMED
*Départs de Montréal. À l'achat d'un premier forfait de 7 nuits pour adulte avec vol, obtenez le vol du 2^e adulte gratuit (réduction de 700\$ maximum). Offre valide du 3 au 9 février 2007. Vol inclus (Air Transat) et basés sur une occupation double en chambre de catégorie minimum. Pour nouvelles réservations seulement. Ne s'appliquent pas pour des réservations de groupe et ne sont cumulables avec aucune autre offre. Les prix sont assujettis à la disponibilité au moment de la réservation et peuvent varier selon la date de départ. Les prix pour adulte s'appliquent dès l'âge de 16 ans. Les frais d'adhésion sont en sus: 60\$ par adulte, 30\$ par enfant. D'autres restrictions peuvent s'appliquer. Les conditions générales de la brochure en vigueur s'appliquent. Permis du Québec.
Les prix incluent la TPS et la TVQ mais n'incluent pas les frais de contribution au fonds d'indemnisation des clients des agents de voyages de 3.50\$ par 1000\$.

SÉRIE LE MONTRÉAL DES HASSIDIM



PHOTO MARTIN TREMBLAY. ILLUSTRATIONS ANDRÉ RIVEST, PHILIPPE TARDIF, LA PRESSE ©

Ils ne connaissent pas Saku Koivu. Ne regardent pas *Tout le monde en parle*. N'ont jamais écouté Céline Dion ou *Star Académie*. Anachroniques et hermétiques, ils vivent à Montréal dans un monde parallèle, créé selon les préceptes de la Torah. Combien de temps résisteront-ils au monde qui les entoure? Telle est la question...



JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Qui sont les juifs hassidiques? Difficile à dire. Même si on les remarque de loin sur le trottoir, avec leurs chapeaux noirs, leurs boudins et leurs nombreux enfants, on ne connaît ni leur langue (le yiddish) ni leur culture religieuse, ni leur façon de vivre au quotidien. Leur univers est opaque, intrigant, inaccessible.

Pas facile d'y pénétrer. « La meilleure chose à faire, c'est de ne pas vous occuper de nous », lance carrément Yakov, un hassid tenant boutique dans le quartier Outremont, qui refuse d'être identifié sous son vrai nom.

Bref, la loi du silence règne quand vient le temps de causer juifs orthodoxes. Et pas seulement dans la communauté. Plusieurs Québécois interrogés, qui ont côtoyé de près ou de loin les hassidim, dans de bons ou de moins bons contextes, ont soit refusé d'être cités, soit refusé d'être nommés. Comme si l'on s'interdisait, par peur ou par pudeur, de dévoiler ce que l'on sait.

Il est vrai que la tension est parfois palpable entre les deux communautés, particulièrement dans le quartier Outremont, où résident la majorité des quelque 12 000 hassidim montréalais.

Les controverses autour du YMCA et des écoles juives illégales ont accentué une malaise qui dure depuis longtemps (voir encadré). Des pétitions ont été signées pour s'opposer aux pratiques ou à l'achat de maisons de ces voisins « excentriques ». D'un côté comme de l'autre, il y a eu des menaces, des ripostes, des représailles. Et surtout, beaucoup d'incompréhension.

Cette incompréhension devra bien un jour être résolue puisque les hassidim sont là pour rester. Avec un taux de natalité supérieur à 6 % (par rapport à 1,6 pour l'ensemble du Québec), les juifs ultra orthodoxes vivent dans un perpétuel baby-boom. On prévoit qu'en 2030, ils seront près de 40 000 dans la grande région de Montréal. Soit trois fois plus nombreux qu'aujourd'hui.

Les retombées de Lekhaim!

Cela dit, le voile semble vouloir se lever — un peu — sur cette fascinante communauté. L'an dernier, loin des débats sur l'accommodement raisonnable, un chanteur et deux écrivaines ont révélé un autre visage de la culture hassidique : celui du plaisir et de l'intimité.

Avec *Youth*, un improbable album de « reggae casher », le New-Yorkais Matisyahu est devenu la première vedette hassidique *cross-over* de l'Histoire — preuve qu'on peut être à la fois ultra orthodoxe et fan de Bob Marley. Son succès (auprès des non-juifs, notamment) a été tel que la compagnie Epic vient de lancer un nouvel album du chanteur (*No Place to Be*) à peine six mois après *Youth*.

Hassidim ou hassidique?

Au singulier, on dit hassid. Au Québec, il est vrai, hassid est rarissime. Mais en France, ce n'est pas un mot inconnu. En plus de figurer dans le *Larousse* et le *Hachette*, on le rencontre dans les pages françaises de Google. Si le mot gêne, on peut le remplacer par juif hassidique ou par juif orthodoxe, mais on ne peut lui substituer hassidim, qui n'est attesté qu'au pluriel. Le terme hassidim n'est pas un adjectif. On ne peut parler, par exemple, des juifs hassidim. L'adjectif est hassidique. Il désigne ce qui est relatif au hassidisme.

— PAUL ROUX



20 ans de controverses

**NOVEMBRE 2006**

Accédant à la demande de la synagogue voisine, dont les membres se disent incommodés par la vue des femmes en shorts, la direction du YMCA accepte de givrer les fenêtres qui donnent sur la ruelle. Quelques jours plus tard, on apprend que la Ville demande à ses policières de s'effacer devant leurs collègues masculins quand elles ont affaire à des hassidim. Ces deux dossiers provoquent une levée de boucliers et lancent le débat sur les accommodements raisonnables.

**SEPTEMBRE 2006**

Radio-Canada apprend que trois écoles d'Outremont, écoles illégales, donnent une formation rabbinique sans permis à l'intérieur d'écoles laïques. Un comité est formé pour gérer le dossier. Mais pour l'heure, la situation est au beau fixe.

**JANVIER 2004**

Les copropriétaires de luxueux condos, situés près de la montagne, ne veulent pas que les juifs construisent une soucchah sur leur balcon. Cette cabane rudimentaire est érigée huit jours par an par les juifs ultra orthodoxes, à l'occasion de la fête de Soukoth. Six mois plus tard, la Cour suprême tranche : les hassidim sont libres de construire des soucchah, même si cela contrevient à la réglementation d'une habitation en copropriété.

**DÉCEMBRE 2002**

Des compagnies d'autocars privées (Greyhound et Adirondack) et des citoyens d'Outremont s'opposent à Tov Travel, le service d'autocar hassidique sans permis qui fait le trajet hebdomadaire entre Montréal et New York. Les premiers se plaignent d'une concurrence déloyale et les seconds du trafic engendré par ce service. L'affaire s'achève sur un flou artistique.

SÉRIE LE MONTRÉAL DES HASSIDIM

UNE BIEN TIMIDE
OUVERTURE
SUR L'EXTÉRIEUR

En librairie, la Québécoise Myriam Beaudoin a lancé le roman *Hadassa*, témoignage privilégié — quoique romancé — sur son expérience de prof de français dans une école pour jeunes filles juives.

Avec *Lekhaim!** enfin, Malka Zipora raconte — de l'intérieur cette fois — la vie d'une mère de famille hassidique d'Outremont et de ses 12 enfants. Publiées en yiddish dans un journal juif aux États-Unis, puis traduites en français aux Éditions du Passage, ces chroniques du quotidien ont connu un impressionnant succès en librairie (près de 5000 ventes), confirmant l'insatiable curiosité des Québécois pour cette communauté inaccessible.

Selon Julia Duchastel, directrice des Éditions du Passage, aucun doute : *Lekhaim!* a fait le pont entre deux cultures.

« Depuis que le livre est sorti, on a beaucoup d'échos de rapprochements dans les quartiers, entre notre communauté et la leur. Et on n'a jamais reçu autant de courrier des lecteurs, toutes sortes de gens, hommes ou femmes, qui voulaient en savoir plus. Plus sur la vie avec le mari, avec les enfants ou même leur vie sexuelle. Oui, ça a définitivement ouvert le dialogue. »

Cultiver le secret

Mais il en faudra plus pour entretenir le contact. Même si on a l'impression de les connaître un peu mieux, les juifs hassidiques demeurent farouchement fermés à notre univers.

Fuyant la Shoah au début des années 40, les hassidim n'ont jamais été attirés par le rêve américain. S'ils sont venus en Amérique, c'est d'abord pour vivre et pratiquer leur religion sans être persécutés. Pour survivre, ils ont créé une enclave leur permettant de prendre ce qu'ils aimaient de l'Amérique, tout en rejetant le « méchant ».

Les hassidim ne vont pas à l'université, qu'ils considèrent comme une perte de temps (au détriment des études pieuses) et un haut lieu de tentation (des gars qui jasant philo avec des filles : attention!). Résultat : on ne trouve ni avocats, ni médecins, ni profs d'université chez les juifs hassidiques, qui doivent se contenter de boulots plus modestes.

La plupart d'entre eux n'ont pas la télévision, qu'ils considèrent comme un « poison pour l'esprit ». Pour ce qui est de la musique pop païenne, oubliez ça. Vous ne trouverez jamais un disque des Beatles ou de Céline chez les hassidim, qui n'écoutent que des chanteurs « religieusement corrects ».

« Ça commence avec les Beatles et après c'est quoi? » demande Yakov. « Quand j'entends Céline Dion à la radio, je la ferme. Tout simplement. Je ne dis pas que c'est péché. Je dis simplement que ce qui est bon pour vous ne l'est pas nécessairement pour nous. »

Plus branchés qu'on pense

Peut-on vraiment, en 2007, être aussi imperméable au monde qui nous entoure? Contrairement aux amish, qui ont choisi l'isolement géographique, les hassidim sont soumis à la pub, aux magazines, aux unes des journaux. Ils voient les minijupes et des hommes qui se promènent main dans la main. Ils sont assésés par la

modernité. Jusqu'à quel point peuvent-ils ignorer notre réalité? Sont-ils aussi fermés qu'on le croit?

Pas certain, répond Pierre Anctil, spécialiste de la question juive à Montréal. Pour cet anthropologue, directeur de l'Institut d'études canadiennes à l'Université d'Ottawa, il est évident que les hassidim « en savent plus que ce qu'ils laissent transparaître ».

Entre les branches, on chuchote que certaines familles auraient des téléviseurs cachés dans les placards. Un hassid nous a même avoué avoir le câble « pour écouter les nouvelles à CNN ». Vrai ou faux?

Chose certaine, l'informatique est de plus en plus présente dans l'univers hassidique. Pour des raisons professionnelles, la communauté n'a pas eu le choix d'adopter les nouvelles technologies, même si l'ordinateur leur semble encore plus « poison » que la télévision, pour toutes sortes de raisons que l'on devine, du site porno aux blogues de hassidim défringués.

« Il y a 15 ans, Internet n'existait pas. Aujourd'hui, Internet leur permet un contact avec le monde extérieur », souligne William Shaffir, prof de sociologie à l'Université McMaster de Hamilton. M. Shaffir dit avoir été très impressionné par l'attrait technologique aperçu dans les bureaux de la communauté Tash de Boisbriand. « Vous seriez surpris » ajoute-t-il.

Une ouverture indirecte

Prof à l'UQAM et auteur du livre *Les juifs hassidiques*, dans la collection *Que sais-je?*, Julien Bauer confirme : on assiste actuellement à une « ouverture indirecte » de la communauté.

Mais selon lui, ce sont les femmes, plus scolarisées (dans le sens laïque du terme, elles finissent généralement leur cinquième secondaire), qui sont en train de faire la différence. « Leur niveau d'éducation grimpe. Elles en savent plus que leurs mères ou leurs grands-mères. Elles ont une vision d'ensemble du monde et de l'Histoire qu'elles peuvent exprimer mieux que leurs maris (qui se limitent à l'étude religieuse) et qu'elles peuvent léguer à leurs enfants. »

Tout le défi, maintenant, sera de préserver les traditions, tout en améliorant les rapports avec le monde extérieur. Pour Pierre Anctil, le mouvement de réconciliation serait amorcé.

« Je ne dis pas que les nouvelles générations seront moins fidèles au style de vie hassidique, mais elles sont conscientes qu'elles devront un jour se préparer à travailler dans notre monde afin de subvenir aux besoins de leurs familles. L'idée de passer leur vie entière à étudier dans une école religieuse est une option qui semble de moins en moins envisagée. Cela dit, on ne se contera pas d'histoires : les hassidim auront toujours une pièce à part dans la maison. »

“
TOUT LE DÉFI,
MAINTENANT, SERA
DE PRÉSERVER LES
TRADITIONS, TOUT
EN AMÉLIORANT LES
RAPPORTS AVEC LE
MONDE EXTÉRIEUR.

”



* Lisez des extraits de *Hadassa* et de *Lekhaim!*, demain dans le deuxième volet de notre dossier.



SEPTEMBRE 2000

Des citoyens d'Outremont se plaignent des érouv qui se multiplient dans le quartier. Le jour du sabbat, ce fil presque transparent, fait de plastique ou d'acier, permet d'agrandir le « domaine privé » des juifs pratiquants, qui peuvent dès lors sortir de chez eux sans restriction. L'affaire se réglera un an plus tard, à l'avantage des hassidim.



SEPTEMBRE 1998

Des résidents d'Outremont contestent la présence d'une synagogue « illégale » (en vertu des règlements de zonage) située avenue Durocher. Ils demandent à la Ville d'appliquer la loi. L'affaire se dénoue un an plus tard. Le lieu de culte, en activité depuis 1988, déménagera sur l'avenue Van Horne, un coin de rue plus loin.



SEPTEMBRE 1988

Déjà cette fameuse synagogue. Sa construction suscite des protestations chez les francophones d'Outremont et la tension monte entre les deux communautés.

À LIRE DEMAIN :

Une visite guidée
derrière les apparences

DANS LE CAHIER PLUS



SÉRIE LE MONTRÉAL DES HASSIDIM

Pour s'y retrouver



KHEDER

Terme désignant une école juive traditionnelle primaire, où l'on enseigne les préceptes du judaïsme.



YESHIVA

Académie talmudique pour jeunes hommes.



KOLLEL

Nom donné à l'institution religieuse où étudient les jeunes hommes une fois mariés.



TORAH

Le Pentateuque ou les cinq premiers livres de la Bible. Toutes les lois juives reposent sur ces cinq livres. Ils forment donc le texte le plus saint et le plus important de la tradition juive.



TALMUD

Commentaire sur la Bible utilisé pour interpréter la loi religieuse juive.

◀ LA TORAH : c'est le livre le plus sacré. Il contient 613 commandements.

UNE COMMUNAUTÉ PLUSIEURS BRANCHES

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Après New York et Jérusalem, Montréal abrite une des plus importantes communautés ultra orthodoxes au monde. Fuyant l'Holocauste, les premiers hassidim sont arrivés au Canada vers 1941-1942, via Vancouver et l'Asie. Ils se sont installés à Montréal parce que c'était alors la ville la plus juive du pays, offrant un « réseau casher » déjà bien établi et la meilleure garantie d'une structure sensible à l'orthodoxie.

D'après une étude du Combined Jewish Appeal, il y avait plus de 11 000 ultra orthodoxes à Montréal en 2003, soit 12 % de la population juive montréalaise. Mais pour William Shaffir, professeur à l'Université McMaster de Hamilton et spécialiste de la question, ce chiffre ne dépasserait pas 10 000 en ce qui concerne les hassidim de stricte obédience.

« Les données précises sont toujours très difficiles à obtenir quand il s'agit de cette communauté. Posez une question à sept personnes différentes et vous aurez sept réponses différentes. »

À noter que ces chiffres devraient augmenter de façon exponentielle au cours des prochaines années, ce qui fera des hassidim la plus importante communauté juive à Montréal.

Des groupes différents

Tous les hassidim ne se ressemblent pas. Mais tous obéissent rigoureusement aux

commandements de la Torah (équivalent de l'Ancien Testament). Chaque branche, ou « cour » (comme dans cour royale, le roi étant Dieu) possède ses petites particularités, que ce soit dans le code vestimentaire, le rapport au monde extérieur ou la pratique liturgique.

Les communautés les plus importantes comptent quelque 250 familles chacune :

> Concentrés dans Snowdon, les **Loubavitch** portent le borsalino (chapeau à la Al Capone), mais pas les boudins. Ce sont les plus « ouverts » sur la modernité. Leur mission est de parcourir le vaste monde pour ramener les juifs non pratiquants au bercail.

> Habiles *businessmen*, les **Satmar** seraient les plus riches, notamment à cause de leur participation au commerce du diamant. Tout comme les **Belz** et les **Vishnitz**, ils sont installés à Outremont et dans le Mile End. La synagogue derrière le YMCA de l'avenue du Parc leur appartient.

> Installés à Boisbriand depuis le milieu des années 60, les **Tash** sont, pour leur part, spécialisés dans le service ambulancier. Avis aux intéressés : William Shaffir, de l'Université McMaster à Hamilton, leur a consacré un site Web assez complet, mais en anglais seulement (www.kiryastash.ca).

> Les **Guer**, eux, se distinguent par leur casque de poil en hauteur — contrairement à celui des Satmar par exemple, qui n'est pas plus haut qu'un gros gâteau. Quartier : Outremont.

> Les **Breslov**, enfin, sont à Côte-Saint-Luc.

Leurs prières se font dans l'exaltation la plus totale, parfois en plein milieu d'un champ, la nuit, où ils hurlent à la lune.

Pieux depuis 200 ans

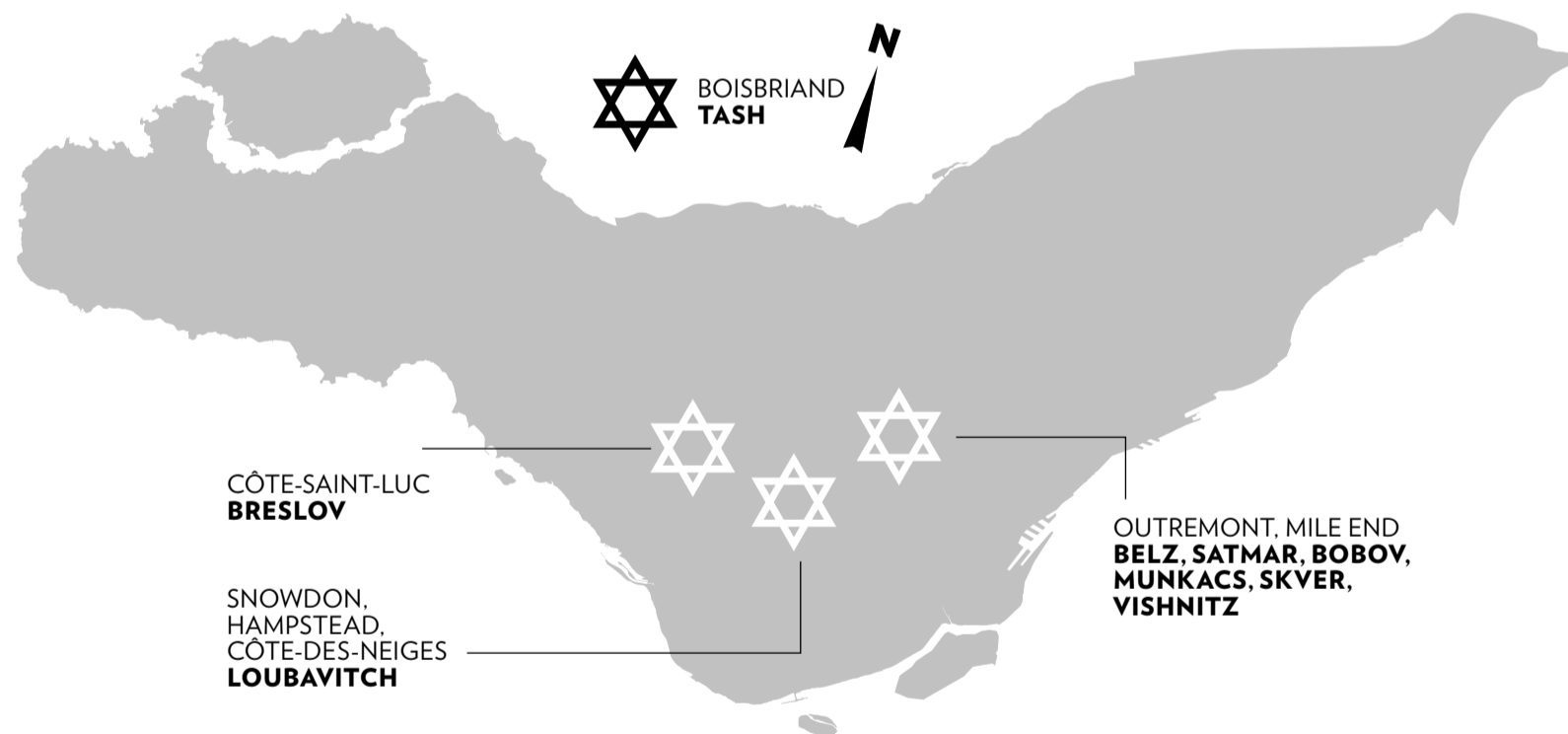
Hassidim veut dire « pieux » ou « fidèle ». Ce courant juif né en Europe de l'Est (Pologne, principalement) à la fin du 18^e siècle, préconise un rapport à Dieu axé sur le bonheur et l'exaltation. C'est une approche plus mystique qu'intellectuelle, où les lois de la Torah sont appliquées de façon extrêmement stricte. Par exemple : prier sans faute trois fois par jour ou ne pas toucher au téléphone les jours de sabbat, rester fermé au monde extérieur. Choses qu'un juif moins orthodoxe, lui, se permettra de faire.

Détail : tous les hassidim sont des ultra orthodoxes, mais l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Les hassidim ont la particularité d'être rassemblés autour d'une figure charismatique, le rebbe, équivalant à petite échelle au pape pour les catholiques. Aucune décision importante n'est prise sans la sanction du rebbe. Il est l'interface entre Dieu et ceux de sa communauté.

Chaque groupe hassidique possède son rebbe. Ce dernier est généralement établi à New York ou Jérusalem. Exception digne de mention : le rebbe de la communauté Tash vit ici, à Boisbriand, depuis le début des années 50. Il s'appelle Meshulim Feish Lowy. Survivant de l'Holocauste, ce Hongrois d'origine a aujourd'hui 86 ans. Par sa seule présence, Boisbriand est devenu une destination touristique sainte pour plusieurs hassidim.



Meshulim Feish Lowy, rebbe de la communauté Tash, à Boisbriand.



Les plus fortes concentrations de hassidim dans le monde

1	ISRAËL	
	Jérusalem	64 000
	Nai Brak (ville à l'extérieur de Tel-Aviv)	80 000
	Ashdod, Bat Yam, Netanya	60 000
	Total	204 000

2	ÉTATS-UNIS	
	Williamsburg, Brooklyn	40 000
	Kiryas Joel, (État de New York)	7 500
	Boro Park, Brooklyn	64 000
	Crown Heights, Brooklyn	12 à 16 000 (principalement Loubavitch)
	Total pour Brooklyn	Envrion 120 000

3	FRANCE	
	Entre 10 000 et 15 000 (surtout Loubavitch)	

4	LONDRES	18 000
----------	----------------	---------------

5	MONTRÉAL +BOISBRIAND	
		1 820 familles
	Total	Environ 11 000

6	BELGIQUE	
	Anvers	Entre 4 750 et 5 700

Ces données sont tirées du livre *The Rebirth Of Hasidism: 1945 To The Present Day*, de Jacques Gutwirth (2005) et de l'étude *A Comprehensive Study of the Frum Community of Greater Montreal*, menée en 2003 par le Congrès juif canadien.



SÉRIE LE MONTRÉAL DES HASSIDIM



SOUKOTH

Fête de huit jours, dite des cabanes, au cours de laquelle les juifs orthodoxes prennent leur repas à l'extérieur dans des structures de bois hâtivement érigées.



ROSH HASHANA

Fête du Nouvel An juif.



HANOUKKAH

Fête dite des lumières, commémorant la renaissance du judaïsme en un moment difficile de son histoire. Célébrée en décembre-janvier.



YIDDISH

Langue d'Europe de l'Est parlée au quotidien par les juifs hassidiques, qui par ailleurs utilisent l'hébreu pour les textes saints.

Les définitions sont tirées du livre Lekhaim.



LE YAD : la Torah se lit en suivant le texte avec le yad, qui veut dire main en hébreu. Cela évite que le manuscrit écrit à la main ne soit abîmé. En effet, si une seule lettre est endommagée, le rouleau n'est plus digne d'être utilisé.

UN LOOK UNIQUE,
RESCAPÉ DU XIX^e SIÈCLE

Difficile de les manquer sur le trottoir, avec leurs chapeaux de fourrure, leurs boudins et leurs longues barbes. Habillés selon la mode bourgeoise polonaise du début XIX^e siècle, les hassidim rendent ainsi hommage au fondateur de leur groupe. Petit carnet de mode à l'usage du non-initié.

Chez l'homme

PEOT : ce sont les fameux boudins, ou papillottes, qui pendent le long des tempes. Leur signification est floue. Selon Yakov, Satmar du quartier Outremont, « il y a une raison, mais on n'a pas besoin de savoir. C'est écrit dans la Torah ». La légende veut que pendant l'Antiquité, les païens rasaient leurs cheveux sur les tempes. Pour bien marquer leur opposition, les hassidim ont fait exactement le contraire : ils gardent les cheveux sur les tempes et coupent le reste.

SHTREIMEL : casque de poil en forme de gros gâteau, porté lors du sabbat (du vendredi soir au samedi soir) et pour les grandes occasions. Il faut aller jusqu'à Brooklyn pour se procurer un de ces luxueux couvre-chefs. Préparez-vous à payer le prix. Fait en peau de renard ou de vison, un shtreimel peut coûter jusqu'à 2000 \$US.

LES CHAUSSETTES :

contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'expression individuelle est permise dans chaque groupe. Mais en général, on s'habille exactement comme son père, son grand-père ou son arrière-grand-père. Un Tash peut porter les chaussettes au dessus du pantalon si son père faisait ainsi. Un autre les laissera sous le pantalon si c'est la tradition familiale. Une constante : les chaussettes blanches sont uniquement portées le jour du sabbat.

LE CHAPEAU : de forme variée, qu'on soit Belz, Satmar ou Bobov. Le borsalino (chapeau à la Al Capone) est unique aux Loubavitch.

PETIT TALIT : petit vêtement rectangulaire, porté sous la chemise, par tous les hassidim mâles. Les quatre petites cordes avec des noeuds, appelées tsitsit, sont un rappel des 613 commandements. Coût : environ 20 \$.

GRAND TALIT : châle blanc avec bordures ornées d'argent porté lors de la prière. Coût : 200 \$.

Chez la femme

Moins anachronique que l'homme, mais pas moins singulière dans son allure, la femme hassidique porte les nylon, jupe longue, collet monté et surtout, perruque. Les femmes Loubavitch conservent leurs vrais cheveux sous la perruque, contrairement aux Belz ou aux Satmar, qui se tondent complètement.

Fabriquée en Inde avec de vrais cheveux, une perruque peut valoir une fortune. Détail : on ne la porte jamais blonde, pour éviter d'attirer les regards. Si les plus modestes se vendent 500 \$, les perruques de qualité peuvent aller jusqu'à 3000 \$. On peut généralement déduire le niveau de vie de celle qui la porte en observant l'état de sa perruque. Certaines femmes n'ont pas toujours les moyens de renouveler leurs cheveux. Une femme hassidique peut également porter un chapeau avec faux toupet, ou un foulard. L'important est de ne jamais montrer sa chevelure. Par pudeur (seul le mari a ce droit) et pour indiquer sa soumission à Dieu.



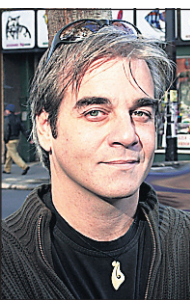
Pour joindre notre journaliste:
jlaurenc@lapresse.ca

FORUM

La chaleur des « autres »

Dans la lutte contre les changements climatiques, le premier réflexe est toujours de chercher à blâmer tout le monde avant soi-même

JEAN LEMIRE



L'auteur est chef de mission du voilier océanographique SEDNA IV.

Les plus grands scientifiques de la planète viennent de se prononcer: l'avenir du climat de la planète sera chaud! Vous n'avez pas fini d'entendre des chiffres et des opinions à la suite de la publication du plus récent rapport scientifique sur l'état des changements climatiques. Ce rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) dresse un portrait plutôt sombre de l'avenir pour les prochains siècles, à moins que l'humanité ne s'accorde rapidement un droit à la vie. Une vie différente, améliorée, plus respectueuse de cette nature qui, depuis toujours, contrôle et soutient le Vivant sur cette planète.

Nos orientations et nos choix de société détermineront le genre de vie que nous voulons offrir aux générations futures.

Notre premier réflexe en sera sans doute un d'échappement. Comme dans bien des situations où l'on se retrouve au banc des accusés, la société des riches, dont nous faisons tous partie, réagira en organisant sa défense. Pour défendre notre cause et plaider notre innocence, nous porterons des accusations vers les autres: on blâmera les États-Unis et George Bush, l'entreprise d'à côté, le voisin d'en bas. On décrira aussi la croissance démesurée des pays comme l'Inde et la Chine, à qui nous refusons silencieusement

un droit à la libre consommation, un mode de vie que nous avons pourtant créé. Bref, un débat chaud en perspective sur la chaleur des autres. Et pourtant... Le Canada ne cesse d'accumuler les échecs dans sa lutte contre les changements climatiques et notre recul face à nos engagements au protocole de Kyoto a suscité de vives critiques sur la scène internationale.

Menace sur le toit du monde

Avec mon équipage, à bord du voilier SEDNA IV, j'ai sillonné l'Arctique d'est en ouest en 2002. J'ai vu les cadavres d'ours polaires joncher les plages de la baie d'Hudson, victimes de la dislocation accélérée de la banquise au printemps. Je me suis enlisé jusqu'aux genoux dans le sol fondant d'un pergélisol en dégel, prisonnier d'une nouvelle forme de sable mouvant à saveur de méthane, un puissant gaz à effet de serre nouvellement libéré par la fonte et l'effondrement des sols.

J'ai vu des villages entiers combattre une mer gonflée par une chaleur nouvelle, empiétant sur les plages tout ce qui peut s'offrir en vaine résistance contre la vague, plus forte, plus dévastatrice qu'auparavant. J'ai surtout vu et entendu la souffrance de ces habitants du Nord, condamnés, oubliés. Dans le regard de ces premiers naufragés climatiques, dans le désespoir criant de ces premières victimes de notre trop-plein de gaz à effet de serre, on ressent la peur, l'angoisse et surtout l'incapacité de réagir adéquatement devant la force des éléments en présence.

La grande incomprise

En 2006, nous avons mis le cap au sud, vers l'autre pôle, pour constater les effets des changements climatiques sur le dernier continent vierge de la planète: l'Antarctique. Au nord de ce vaste continent, dont la superficie dépasse celle des États-Unis



PHOTO JEAN LEMIRE, COLLABORATION SPÉCIALE

«En 2002, j'ai vu des cadavres d'ours polaires joncher les plages de la baie d'Hudson, victimes de la dislocation accélérée de la banquise au printemps.» - Jean Lemire

et du Mexique réunis, nous avons patrouillé un secteur sous haute surveillance: la péninsule antarctique. Pendant 430 jours, nous avons vécu au rythme d'une nature grandiose, inspirante, mais tellement fragile. La péninsule antarctique représente l'endroit sur la planète qui s'est le plus réchauffé au cours des cinquante dernières années, avec une hausse enregistrée des températures de près de 2,5°C. Voilà le genre de données conservatrices que vous pourrez lire dans le rapport du GIEC.

Malheureusement, ces chiffres ne disent pas tout. Dans le secteur ouest de la péninsule où nous avons hiverné, les températures

d'hiver ont grimpé de 6 degrés au cours des cinq dernières décennies! Nous avons attendu la banquise hivernale. Jamais elle ne s'est présentée... Avec une température moyenne pour les mois d'hiver antarctique à -5, c'est tout l'écosystème de la péninsule antarctique qui risque de se transformer de façon irréversible.

Hier, à Paris, les scientifiques du monde sont venus sonner l'alarme pour espérer une prise de conscience rapide et essentielle de nos dirigeants politiques. Leurs analyses, basées sur des milliers d'études scientifiques, ont corroboré ce que nous constatons de visu sur le terrain depuis que nous sillonnons les mers du

monde à la recherche de preuves irréfutables.

Devant tant d'évidences, nous devons maintenant agir. Et il n'est pas trop tard. Devant la grandeur du défi qui nous attend, nous devons réinventer un modèle participatif qui ne permet pas l'exclusion. L'humanité peut encore relever ce grand défi en amorçant un réel changement sociétal qui encouragera le citoyen, l'industriel et le politicien à se surpasser, à travailler ensemble pour trouver des solutions véritables et durables à la problématique des changements climatiques. Mais le temps presse. Nos orientations et nos choix de société détermineront le genre de vie que nous voulons offrir aux générations futures.

Le message sera-t-il entendu?

C'est maintenant clair: tous les indicateurs continuent de pointer dans la même direction, le réchauffement climatique s'accroît

CLAUDE VILLENEUVE



L'auteur est professeur au département des sciences fondamentales, à l'Université du Québec à Chicoutimi, et auteur de «Vivre les changements climatiques, quoi de neuf?», publié aux Éditions MultiMondes, 2005.

Hier à Paris était dévoilé le premier Résumé pour les décideurs de la quatrième série de rapports du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Créé en 1988 pour faire le point sur la science du climat, le GIEC est un regroupement de plus de 2000 scientifiques issus des universités et des agences gouvernementales de tous les pays. Son mandat est de faire rapport à tous les cinq ou six ans aux pays signataires de la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques de l'état de la science des changements climatiques.

On y trouve des climatologues et des physiciens de l'atmosphère, bien sûr, mais aussi des biologistes, des océanographes, des chimistes et des géologues, tous hautement diplômés et compétents dans leur discipline. Ces

gens travaillent ouvertement et doivent faire état des recherches publiées dans les revues scientifiques du monde entier. Leurs rapports sont écrits par des comités de rédaction dont les travaux sont révisés par d'autres scientifiques qui s'intéressent à ces questions.

Une des particularités du GIEC, c'est qu'il doit fonctionner par consensus. C'est une exigence politique qui lui a été imposée dès sa création. Il faut donc que tous les participants s'entendent sur le texte de leurs rapports qui sont ensuite présentés aux représentants des pays qui rédigent les résumés pour les décideurs, des documents plus politiques qui sont largement diffusés et commentés par les médias. Jusqu'à maintenant, le GIEC a publié trois séries de rapports, une première en 1990, la seconde en 1995 et la troisième en 2001. C'est dans cette dernière seulement que le consensus a été établi sur le rôle prépondérant de l'humanité dans les changements climatiques observés au vingtième siècle.

Un vaste consensus

La quatrième série de rapports du GIEC va faire état d'un consensus encore plus fort que les rapports de 2001. Le message des scientifiques est clair: tous les indicateurs continuent de pointer dans la même direction, le réchauffement climatique s'accroît, on a écarté toutes les hypothèses autres que la respon-

sabilité humaine, il est encore possible de faire quelque chose pour atténuer les problèmes anticipés mais le temps presse. Dans le rapport du Groupe de travail I dont le mandat est la science du climat, on constate que les trois principaux gaz à effet de serre ont continué et accéléré leur augmentation depuis 2001, que la source principale de cette augmentation accélérée est attribuable à l'usage des combustibles fossiles, de l'agriculture et du changement de vocation des terres, et que le niveau des océans continue d'augmenter.

Les spéculations pour 2100 sont alarmantes, mais elles ne font que préciser la portée de ce que tout le monde savait depuis 2001.

Les mesures prises partout sur le globe sont cohérentes, que ce soit dans la température des océans, dans les températures de la haute et la basse atmosphère, dans l'humidité de l'air et la violence des précipitations ou encore dans les glaciers de montagne des deux hémisphères. Forts de ces constatations, et dotés de meilleurs outils que jamais pour comprendre et expliquer le phénomène et la part de responsabilité humaine, les scientifiques tentent de prévoir ce qui va se passer dans le prochain siècle

à l'aide d'outils informatiques encore plus performants.

Une mise en perspective historique nous montre que le phénomène est d'une ampleur inégalée dans un passé récent d'au moins 1300 ans et que la concentration de CO₂ est la plus élevée des 650000 dernières années. En anticipant le futur en fonction de scénarios on peut déterminer qu'il est plus que probable que la tendance observée continue de s'amplifier, mais surtout que ce qui nous attend dans les deux prochaines décennies est déjà déterminé par l'inertie du sys-

de façon durable et d'anticiper ce qui se produira dans l'avenir. Plus encore, le travail des scientifiques nourrit notre imagination. Les rapports du GIEC font état de la connaissance scientifique qui évolue et éclairent notre prise de décision individuelle et collective.

Le juge qui envoya Lavoisier à la guillotine en 1794 aurait déclaré: «La France n'a pas besoin de savants!» Cette attitude traduit l'ignorance qui persiste encore au sujet du rôle de la science et des scientifiques chez nos décideurs. C'est probablement ce qui explique qu'on mette l'accent sur les incertitudes pour retarder les décisions chez les uns, et qu'on ne fasse état que des scénarios alarmistes chez les autres.

Jean Burton disait que la science n'était utile à la prise de décision que si elle était compréhensible par les décideurs et si ses réponses arrivaient au bon moment. Nous sommes individuellement et collectivement des décideurs dans nos gestes de consommation et comme électeurs. La quatrième série de rapports du GIEC nous indique sans équivoque qu'il est plus que temps d'agir vigoureusement pour réduire nos émissions tout en se préparant à l'adaptation. Les changements climatiques sont là pour rester. Il nous faudra vivre avec.

André Desmarais > Président du conseil d'administration **LA PRESSE**
 Guy Crevier > Président et éditeur
 Philippe Cantin > Vice-président à l'information et éditeur adjoint
 Éric Trottier > Directeur de l'information André Pratte > Éditorialiste en chef

FORUM



sergechapeau@lapresse.ca

DROITS RÉSERVÉS

ÉDITORIAL

Nous sommes tous des saumons!

Nous publions aujourd'hui le premier de trois éditoriaux sur le défi environnemental.



mroy@lapresse.ca

MARIO ROY

La planète se réchauffe. Et une bonne partie de ce phénomène s'explique par l'activité humaine. Ce sont là deux certitudes, confirmées sans surprise, cette semaine, par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC). Demeurent dans l'incertitude: la part exacte de responsabilité attribuable à l'homme; la nature et la gravité réelles des conséquences de ce réchauffement; ce qu'il convient de faire pour freiner la tendance.

Ces zones grises ne sont pas faciles à éclaircir. Et ce, pour quatre raisons.

On réglera le problème du réchauffement climatique à la seule condition de retrouver son sang-froid.

Un, la science de la climatologie est peut-être la moins exacte des sciences exactes. D'une part, les données disponibles sur le climat du passé sont sujettes à caution. D'autre part, la modélisation du climat à venir est d'une ahurissante complexité: une simulation sur 100 ans, menée à partir de l'une ou l'autre de la quinzaine de plates-formes informatiques existantes, réclame 1 million de milliards d'opérations qu'un super-ordinateur met un mois à compléter!

Deux, le réchauffement climatique étant l'objet du plus spectaculaire battage médiatique depuis l'invention de l'imprimerie, il se produit ceci: l'esprit critique fond comme une banquise; et le niveau de catastrophe nécessaire pour lancer une manchette sensationnelle monte inexorablement jour après jour – ce que chacun aura constaté en feuilletant son quotidien préféré.

Le monde du livre a évidemment emboîté le pas: le plus récent best-seller en France, celui de l'intellectuel et personnage politique Jacques Attali, *Une brève histoire de l'avenir*, prévoit

pour 2050 une sorte de fin du monde sous les désordres environnementaux, économiques et sociaux. Même Hollywood, qui a flairé le pactole, s'est mis de la partie avec l'hypercatastrophe instantanée de *The Day After Tomorrow* (528 millions US\$ au box office) et le réchauffement expliqué aux enfants dans *Ice Age 2* (636 millions)!

Bref, appartenant à l'origine aux scientifiques, l'affaire est passée aux mains des professionnels de l'agit-prop, du verbe et de l'image.

D'où les points trois et quatre. Le débat a souvent tendance à échapper à la raison, sombrant alors dans la vénération de Gaïa, la déesse-terre-mère, ce qui a mené quelques illuminés de la *deep ecology* à considérer l'espèce humaine comme une nuisance qu'il faudrait idéalement éliminer. Ou alors, et c'est beaucoup plus courant, on recycle (!) la bonne vieille haine du capitalisme.

Nulle part ne verra-t-on ce dogme mieux exposé que dans un ouvrage attendu la semaine prochaine dans les librairies québécoises, *Comment les riches détruisent la planète*. Le journaliste militant Hervé Kempf y soutient que seul le capitalisme explique la pollution (comme on l'a vu dans les villes industrielles de l'ex-empire soviétique...). Et qu'il faut donc réduire «sévèrement» les revenus, non seulement des «riches», mais aussi des 500 millions d'humains composant la «classe moyenne mondiale»... fantôme bourgeois de paupérisation forcée du bourgeois qui a historiquement fait les beaux jours de la gauche extrême.

Exposant la manière dont, fréquentant des cours d'eau pollués, ces sympathiques poissons lèguent un héritage empoisonné à leur progéniture, Kempf s'exclame: «Nous sommes tous des saumons»!

Or, comme chacun l'aura remarqué, nous ne sommes pas des saumons.

L'être humain possède le savoir et les moyens nécessaires pour affronter le problème, grave et pressant, du réchauffement climatique. Il y parviendra de façon satisfaisante, à la seule condition de retrouver son sang-froid. De cesser de crier *Au loup!* à chaque fois que le coq chante. Et, ayant écarté tous les délires, de s'affairer sérieusement à domestiquer la bête.

DEMAIN: Le savoir et les moyens

LA BOÎTE AUX LETTRES

/// Pour nous écrire : forum@lapresse.ca

Une vaste inquiétude

Le Groupe intergouvernemental d'experts sur le climat vient de rendre son rapport à l'Organisation des Nations unies. Une pluie de chiffres s'abat sur nous, comme un ouragan: émissions de gaz à effet de serre, réchauffement du climat, précipitations intensifiées, augmentation du niveau des mers, etc. Nous sommes en pleine crise environnementale, il n'y a guère que quelques irréductibles assoiffés du pétrole qui n'en sont pas conscients. Le reste de la planète est au courant. Et puis, que faire? Attendre patiemment la fin des annonces publicitaires et écouter le prochain bulletin de nouvelles? Demander un sondage pour savoir si on se sent préoccupé «un peu – beaucoup – pas du tout» par la situation? Proposer une émission-débat d'experts qui nous diront «oui, non mais peut-être»? Se pourrait-il qu'on se décide enfin à mettre le doigt sur le problème que l'on ne veut voir? Surconsommation, dépendance énergétique, logique du profit à tout prix, recherche de la croissance économique infinie... Est-ce que l'humanité décidera d'user de ce qu'elle a de plus profond, sa créativité, pour sortir de cette impasse et replacer l'économie à sa place (un moyen et non une finalité), valoriser la justice sociale (qui passe par la distribution équitable des richesses déjà présentes et suffisantes) et se rappeler que la planète a des limites finies et que ni le développement durable ni le progrès n'auront réponse aux maux de la Terre? J'ose croire que oui... et cela prendra l'effort de tout un chacun, maintenant, ici...

Arthur Lacomme
Montréal

Gestes quotidiens

Changements climatiques? Oui inquiétude, préoccupation... Il faut bouger et bouger maintenant. Et cela, tant individuellement que collectivement. Faisons pression sur Ottawa pour qu'il cesse de renier sa signature du protocole de Kyoto et, chacun d'entre nous, multiplions les petits gestes au quotidien, qui font une réelle différence pour l'environnement.

Bruno Longpré

De l'auto-élimination

Pensez-vous vraiment que la planète se soucie de nous? Les âges et les ères se succéderont,



PHOTO ARCHIVES, LA PRESSE

nous ne serons qu'une tache disparue dans l'histoire de la planète, quelques microbes nuisibles qui, comme un cancer, tue son environnement. Lorsque nous nous serons auto-éliminés, la planète renaîtra et d'autres organismes s'y adapteront. C'est ainsi depuis des milliards d'années. Il est temps de faire preuve d'un peu d'humilité et de respect.

Éric Poirier

Un échec

Les dinosaures ont disparu, personne ne pleure. L'humain disparaîtra d'ici deux siècles, personne ne pleurera. Force est de constater l'échec de notre évolution.

Simon Blais

Méfions-nous des négationnistes

Oui je suis très inquiet. D'autant plus quand je lis que les négationnistes nord-américains tentent d'acheter l'opinion des scientifiques pour nier ce phénomène que tout le monde est en mesure de constater maintenant. En effet, un rapport de l'Union of Concerned Scientists (UCS) rendu public mardi révèle que des considérations politiques ont interféré avec le travail en climatologie de nombreux chercheurs américains. L'association a adressé un questionnaire à plus de 1600 scientifiques employés par des organismes de recherche fédéraux. Plus de 45% d'entre eux ont eu connaissance ou ont personnellement été l'objet de pressions pour expurger

des publications à caractère scientifique des termes comme « changement climatique » ou « réchauffement global ». L'UCS a identifié 435 cas de ce type de censure au cours des cinq dernières années.

Roger Lapointe

Besoin de leadership

Oui je suis très inquiet. Je me sens pour le moment démuné et totalement impuissant face à la situation, puisque dépendant du pétrole. Je comprends que, comme citoyen, nous devrions tous mettre la main à la pâte et commencer à nous mettre dans la tête que nous devons modifier notre mode de vie. Diminuer notre consommation outrancière. Pas facile, puisque nos habitudes actuelles sont entièrement basées sur le « j'achète-je jette-j'achète-je jette »... Sans un leadership, un vrai leadership je ne crois pas que les choses changeront...

Thierry Kubat

Profits honteux

Les pétrolières déclarent des profits records honteux qu'elles réinvestissent dans la recherche de nouvelles sources de pollution. Si au lieu de subventionner encore l'exploitation de notre planète, on investissait ces milliards dans des sources d'énergie propre il y aurait peut-être une lueur d'espoir pour l'humanité. Mais si nous nous obstinons à nier l'évidence, la terre se débarrassera de nous comme un chien d'une puce.

Réal Thériault

Déjà trop tard

Je crois bien qu'il est déjà trop tard pour changer les choses. Il n'arrivera jamais le jour où les gens sacrifieront leurs voitures contre la survie de la planète à moins qu'on ne l'impose. La race humaine est bien trop lâche et les politiciens sont le miroir de ceux qui les ont mis en place. Juste un petit rajout afin que les choses soient bien claires: il se rajoutera 7000000 de voitures en Chine chaque année... Vous croyez que le Canada ne cherchera pas à vendre plus de pétrole aux Chinois tout en se battant pour sauver la planète? Non mais honnêtement... regardez vos politiciens et regardez-vous... Vous êtes pareils.

Christian Durand

À VOTRE TOUR

SAINTE-JUSTINE ET VOUS

L'hôpital Sainte-Justine célèbre cette année le centième anniversaire de sa fondation. Nous vous avons demandé, il y a deux semaines, de nous raconter un souvenir, une anecdote de votre vie reliée à cet hôpital. Nous publions ici (et poursuivrons cette publication samedi prochain) quelques-uns des émouvants courriels émouvants reçus.

« C'est la poulette grise »...

ANNIE DELISLE
L'auteure est une
Montréalaise.

Septembre 1962. Isabelle, 6 ans, vient tout juste de commencer sa deuxième année scolaire et retourne dîner chez elle avec son petit imperméable jaune citron et ses bottes de pluie. À l'angle des rues Christophe-Colomb et Jean-Talon, elle traverse et se retourne pour saluer de la main sa petite amie qui habite plus loin. Malheureusement, un livreur qui tourne la rue au même moment ne la voit pas et la heurte violemment.

Merci, Sainte-Justine, d'être synonyme d'espoir.

De toute urgence, Isabelle, déjà dans le coma, est conduite en ambulance à Sainte-Justine. Le personnel hospitalier s'active autour de la fillette gravement polytraumatisée. Le docteur Leboeuf, un grand médecin noir qui impressionne beaucoup les enfants, tente le tout pour le tout. Malheureusement, il annonce aux parents un pronostic défavorable. René et Marcelle sont

renversés. Ils ont l'impression d'avoir été eux-mêmes frappés par le camion. Le comble, c'est le curé qui vient donner l'extrême onction à leur cadette, leur unique fille, leur collier de perle.

Au cinquième jour de coma, Marcelle s'éloigne du chevet de sa fille pour aller se chercher un café. La boisson chaude l'aidera peut-être à tenir le coup pour la matinée. De toute façon, son moral est si bas qu'il n'existe aucun mot pour le décrire. Seul l'espoir l'aide à endurer son désespoir. Au retour, Marcelle entre dans la chambre et s'ébouillante: Isabelle est assise sur son lit et chante « C'est la poulette grise ». Un miracle est survenu!

Isabelle est restée durant trois mois à Sainte-Justine pour guérir et réapprendre à marcher. La fillette et ses parents ont quitté l'hôpital avant Noël, extrêmement reconnaissants envers les pédiatres et les infirmières.

Ainsi, il y a 45 ans, Sainte-Justine a sauvé la vie d'une fillette de 6 ans qui est par la suite devenue ma maman. En plus, cet hôpital a soutenu mes grands-parents dans cette épreuve difficile. Merci, Sainte-Justine, d'être synonyme d'espoir.



En 1962, Isabelle Salette (au centre sur la photo) est heurtée par un véhicule. Elle restera cinq jours dans le coma à l'hôpital Sainte-Justine. On la voit ici, dans une chambre de Sainte-Justine, avec sa mère Marcelle (à gauche) et sa fille Annie, elle-même étudiante en médecine.

PHOTO RÉMI LEMÉE, LA PRESSE

Une longue histoire d'amour

CLAUDE L. MORIN
L'auteur est médecin et
professeur émérite à
l'Université de Montréal.

Mon association avec l'hôpital Sainte-Justine a débuté en 1959 durant ma deuxième année comme étudiant en médecine et s'est poursuivie jusqu'à tout récemment. Mon rôle était de faire, après mes heures de cours, l'histoire de cas et l'examen physique des enfants qui devaient subir l'ablation des amygdales, une opération fréquente à cette époque. En retour, je recevais un dollar par examen et j'étais nourri

et logé. Une aubaine pour un étudiant aux moyens financiers limités.

Cette expérience s'est poursuivie durant deux ans pendant lesquels je suis devenu très attaché à l'institution non pas par l'aspect scientifique, mais par l'ambiance chaleureuse qui y régnait. Tout était mis en oeuvre pour le bien-être de l'enfant malade et de ses parents.

J'ai ensuite poursuivi mon association avec l'hôpital en me spécialisant en pédiatrie pour ensuite poursuivre à l'étranger durant quatre ans une formation en gastro-entérologie et en

recherche. Je suis ensuite revenu à Sainte-Justine, à la fin de 1968, en même temps que plusieurs collègues qui étaient aussi allés se spécialiser dans différents secteurs. Le même climat chaleureux y régnait toujours mais à cela, s'ajoutaient une préoccupation scientifique et une soif de développement.

Un bond en avant

Cette période a marqué le début de plusieurs spécialités pédiatriques et a permis à l'hôpital de faire un spectaculaire bond en avant. À titre d'exemple, je prends celui du service de gastro-entéro-

logie qui est un des 15 services du département de pédiatrie. En 1968 j'étais le seul gastro-entérologue et ne jouissais d'aucune infrastructure de soutien.

À la fin de 2006, ce service comptait 77 membres dont 30 professionnels. Vingt-sept étudiants (5 Ph.D, 17 à la maîtrise, 5 en formation post-doctorale) étaient en formation de recherche. Les membres du service avaient obtenu cinq millions deux cent mille dollars de fonds pour la recherche et avaient publié 80 articles scientifiques et 19 chapitres de livres.

J'ai eu par la suite durant huit

ans le privilège d'être le chef et le directeur universitaire du département de pédiatrie et d'assister durant cette période et par la suite à l'arrivée de jeunes spécialistes formés dans des centres renommés et à l'afflux de nombreux étudiants de chez nous et de l'étranger.

L'hôpital Sainte-Justine est un hôpital de pointe des plus prestigieux. Pour les plus vieux d'entre nous, la qualité de l'équipe en place est une source de satisfaction et un gage de succès pour l'avenir.

« Je côtoie des stars inconnues... »

ÈVE PRÉVOST

Tous les 24 octobre, à l'occasion de mon anniversaire, mes parents se replongent dans leurs souvenirs pour me raconter une nouvelle fois ma naissance. Cette journée remplie de douleur et de bonheur a eu lieu à Sainte-Justine, il y a maintenant 23 ans. Cette année, un nouveau détail

a fait surface: je suis une vedette qui s'ignore! Alors que j'étais une nouvelle venue dans ce monde, un photographe de l'hôpital a immortalisé mes premiers moments en compagnie de mes parents. Ces clichés font partie d'une projection intitulée « Votre accouchement à Sainte-Justine », document visionné par de nombreux futurs parents durant les

années 80. J'étais un beau petit bébé en santé, tout rose, entouré de parents débordant d'amour. Je vous dis, une vraie vedette en devenir.

Plein de stars

Aujourd'hui, je peux vous dire que je ne suis pas devenue une « star ». Toutefois, j'en côtoie beaucoup. Vous ne les verrez pro-

bablement jamais à la télévision ou dans les revues. Les solutés et les ventilateurs mécaniques ne sont pas les accessoires à la mode cette année.

Ces célébrités sont ces enfants qui se battent pour leur vie et leur famille qui veille à leur chevet jour et nuit. J'ai la chance de pouvoir les aider dans ce combat puisque je fais partie de la grande

équipe qui les entoure lors de l'épreuve.

Deux décennies après être née dans cet hôpital, je suis maintenant physiothérapeute aux soins intensifs à Sainte-Justine. Secrètement, lors de mes traitements, je souhaite à « mes » petits d'avoir la chance de se faire raconter, année après année, l'histoire de leur naissance...

Quelques hauts et de nombreux bas

STÉPHANE GAGNON
L'auteur demeure à Chambly.

Notre bout de chemin avec l'hôpital Sainte-Justine s'est achevé la semaine dernière, après quatre semaines fort intenses. Tout a commencé en février 2003, avec la naissance de notre première fille, née à seulement 29 semaines. Éliane a passé près de trois mois en néonatalogie, puis en pédiatrie, puis en neurologie, puis en physiothérapie, pour finalement devenir aujourd'hui une superbe grande fille de bientôt quatre ans, rayonnante de santé et de bonheur.

Triste hasard, notre deuxième fille naissait en septembre 2005 elle aussi après avoir séjourné à peine 29 semaines dans le ventre

de sa maman. Émilie visita elle aussi tous les départements de Sainte-Justine, pour finalement revenir à la maison avec un moniteur d'apnées-bradycardies, son cœur étant toujours instable à l'âge de trois mois.

Si notre parcours avec Sainte-Justine s'est conclu la semaine dernière, ce n'est malheureusement pas parce que tout est rentré dans l'ordre, mais plutôt parce que Émilie sera maintenant suivie au Centre montréalais de réadaptation vu sa paralysie cérébrale de type diplégie spastique.

Durant ces quatre années où nous nous sommes rendus à Sainte-Justine pratiquement toutes les semaines, nous avons bien sûr eu la chance de recevoir les

services d'un hôpital hautement spécialisé, mais surtout, nous avons pu côtoyer des personnages éminemment professionnels et humains, certainement aussi saints que Justine elle-même,

Nous avons eu la chance de recevoir les services d'un hôpital hautement spécialisé, mais surtout, nous avons pu côtoyer des personnages éminemment humains.

qui nous ont aidés à franchir les obstacles un à la fois, qui nous ont accompagnés avec doigté dans notre dur cheminement.

Des personnages comme l'in-

firmière Mélissa, qui a passé des nuits à bercer nos filles, à les soigner, à les aimer comme si elles étaient les siennes. Comme la neurologue Annie, qui nous a annoncé la paralysie cérébrale

d'Émilie avec précision et humanité, et surtout assez rapidement pour que nous puissions l'aider de notre mieux. Des personnages comme la physiothérapeute Édith,

qui nous a enseigné comment faire évoluer nos filles par le jeu, avec entraînement et positivisme. Et comme le physiatre Pierre, qui nous a redonné espoir en nous parlant des vertus de l'oxygénothérapie hyperbare.

Notre parcours avec le système de santé est loin d'être terminé, mais celui avec l'hôpital Sainte-Justine, oui. Nous y avons vécu quelques hauts et de nombreux bas, mais une chose est certaine, jamais nous n'oublierons les grands spécialistes, les grands êtres humains sur qui nous avons pu compter pour assurer le développement optimal de nos enfants. Merci du fond du cœur à toutes et à tous.

POUR NOUS JOINDRE La Presse, 7, rue Saint-Jacques, Montréal (Québec) H2Y 1K9
VOUS AVEZ UNE NOUVELLE À NOUS TRANSMETTRE? Écrivez-nous à nouvelles@lapresse.ca

RÉDACTION (514) 285-7070
commentaires@lapresse.ca

ABONNEMENT (514) 285-6911 ou 1 800 361-7453
cyberpresse.ca/abonnement

PETITES ANNONCES (514) 987-8363 ou 1 866 987-8363
petitesannonces@lapresse.ca

DÉCÈS (514) 285-6816
deces@lapresse.ca

CARRIÈRES (514) 285-7320
carrieres@lapresse.ca

PUBLICITÉ (514) 285-6931